le fait d'une balle Lee-Metford qui me fracassait l'os du bras gauche.

— Alors, vous tombâtes ?

— Pas du tout ! je ne me suis doulels pas à ce moment-là ce que c'était. Mais après un certain temps je trouvai que mon bras devenait raide, et une grande douleur se manifestait.

Mon homme était complètement guéri de la blessure de la poitrine et de celle causée par la baïonnette, et de la troisième il ne notait que le raidcur des doigts dont j'ai parlé.

Le lieutenant Duloit, de l'artillerie, frappé par un éclat d'obus à la jambe, pendant l'engagement de Modders Spruit, se traîna jusqu'à un pâtoc, et ne se laissa emporter qu'après avoir assuré le bon service du tir. Sa jambe était horriblement fracassée. Je l'ai vu à Pretoria : ce n'est pas du tout le farouche guerrier qu'on pourrait supposer, mais un petit homme, Français de tournure autant *quê de nom* ; ses yeux pétillent d'esprit et de bonne humeur, et il parle en véritable gentilhomme.

Il me dit que les médecins ne pouvaient pas encore se prononcer sur la guérison complète de sa jambe, mais au moins a-t-il tenu à la garder lui qu'elle. Les Boers préfèrent, en général courir le risque de la mort, plutôt que de consentir à une amputation ; et très souvent, grâce à leurs natures robustes et saines, les guérisons sont rapides.

Dernière Heure

DÉPÊCHE COMPLÈTE

du maréchal Roberts

Londres, 27 février. — Voici le texte complet de la dépêche de lord Roberts annonçant la reddition des Boers :

Paardeberg, 27 février.

Les informations que j'ai reçues ce jour par le service des renseignements m'avaient donné lieu de croire que le découragement allait en augmentant chez l'ennemi et que le mécontentement parmi les chefs augmentaient rapidement. Ce sentiment de découragement était, en outre, accentué par les défaites infligées le 23 février par nos troupes aux renforts boers qui essayaient de se joindre aux troupes du général Kronje.

Je décidai donc d'exercer une pression de continuer, ou plutôt de reprendre les négociations avec la compagnie sur de nouvelles bases. Il en donc lui adresser une lettre où il dira :

1° Que ce comité prend acte des faces concessions accordées par elle ;

2° Il fixera les points précis des revendications que les ouvriers sont décidés à maintenir irrévocablement ;

3. Il désignera tous les autres points qu'il est décidé à abandonner

Un duplicata de cette lettre sera adressé au président du conseil.

Le comité annonce pour demain une grande manifestation suivie d'une soirée dansante.

Le prefet, M. Phelan, est venu ce matin et s'est immédiatement rendu à la verrerie de Carmaux pour s'occuper de l'éventualité du chômage par suite du manque d'ouvriers.

Il a eu un entretien avec la direction et il espère que, par suite des dispositions arrêtées, *le chômage sera évité.*

Le préfet s'est ensuite entretenu de la situation avec les membres du comité.

Il est ensuite reparti pour Albi. En rentrant à la préfecture, M. Phelan a glissé sur le parquet et est tombé. Il n'est leur l'épaule. Les médecins ont prescrit un repos absolu.

Carmaux, 27 février. — M. Viviani est arrivé à 14 h. 20. Ainsi que cela avait été convenu, la musique l'attendait et... a descendu du train, elle ajoua l'*Internationale*. La foule, nombreuse, a applaudi.

Le cortège se forme immédiatement ; derrière la musique marchent MM. Vivinni, Turot et Roche, suivis du comité de la grève qu'accompagne la foule.

M. Andrieu, député, était absent ; quant au sénateur, M. Savary, il avait quitte Carmaux ce matin à neuf heures.

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, le cortège s'est rendu au local de la Chambre syndicale où M. Vivinni a prononcé un discours fréquemment applaudi.

La sortie, à 12 h. 3/4, s'est effectuée au milieu du plus grand calme.

En raison de l'accident survenu hier au préfet, le secrétaire général seul est venu aujourd'hui à Carmaux.

Carmaux, 27 février. — Une importante réunion organisée par les grévistes devant avoir lieu aujourd'hui à 1 h. 1/2 après-midi, à la Chambre syndicale, où les grévistes devaient se rendre précédés par la musique.

Au dernier moment, la réunion fut contremandée. Sur une des portes de la Chambre syndicale, des affiches ont été apposées. Aucun trouble n'a été signalé.

A Limoges

Limoges, 27 février. — La grève des tramways a est terminée ce matin, les grévistes ayant obtenu l'augmentation de cinq francs par mois qu'ils demandaient ; la, d'ailleurs, se sont bornées leurs revendications. M. Labussière, maire et député de Limoges, chargé de faire des démarches auprès du directeur de la compagnie, a annoncé aux grévistes la bonne nouvelle. Le service a repris sur toutes les lignes ce matin, à sept heures.

Le directeur a pris l'engagement qu'aucune représaille ne serait exercée. De plus, il a accepte d'apporter au règlement intérieur différentes modifications légères demandées par nos *employés. Enfin, les quatre jours perdus à l'occasion de la grève seront payés au personnel.*

Les Assomptionnistes en appel

Paris, 27 février. — Les débats du procès des Assomptionnistes ont continué cet après-midi devant la Cour d'assises.

Au début de l'audience, le président donne la parole à M. Bazire, qui annonce que Me de Bellonsayre, défenseur comme lui des pères Assomptionnistes, est malade.

Le président dit alors que les débats seront renvoyés à huitaine, si c'est nécessaire, pour entendre sa plaidoirie, et que la présente audience sera consacrée à l'audition de M. Bazire et de l'avocat général.

Il en est bien ainsi et à 5 heures l'audience est levée et renvoyée à lundi.

L'incendie des entrepôts

DE SAINT-OUEN

Paris, 27 février. — Les dégâts produits par l'incendie qui a dévasté les entrepôts Dépinay et Cie à Saint-Ouen, doivent être évalués approximativement, disait hier matin, à 300,000 francs pour les deux. Les entrepôts occupaient très peu de monde, environ une quarantaine d'ouvriers, et la société a assuré le conseil municipal qu'il n'y aurait pas de chômage.

Ajoutons que M. Walter, député de la circonscription, s'est rendu, hier matin, à St-Ouen et a déclaré qu'il avait l'intention de demander à la Chambre le vote d'un crédit en faveur des sinistrés, c'est-à-dire les gens logés aux environs de l'entrepôt et dont les habitations ont été endommagées par le feu.

M. Grantil, commissaire de police, a commencé à distribuer des secours aux sinistrés sur les fonds que M. Lépine, préfet de police, lui a remis.

Il a demandé au préfet de police de lui adjoindre quelques agents du service de la sûreté pour l'aider dans ce travail.

Les causes du sinistre seront difficiles à établir. On raconte qu'un ouvrier aurait laissé une lampe allumée dans un bureau et que cette lampe se serait renversée en son absence. M. Grantil a interrogé cet homme, qui se défend énergiquement d'avoir commis cette imprudence.

D'autres personnes estiment que l'incendie a pu être causé par un moteur à gaz qui a communiqué le feu à l'aiecul.

Le commandant des sapeurs-pompiers de Londres a télégraphie au colonel des pompiers de Paris, en le priant de transmettre les souhaits de prompt rétablissement et les sympathies de la « *Fire brigad* » de Londres aux blessés de l'incendie de Saint-Ouen.

Le Mardi-Gras sous la pluie

A PARIS

Paris, 27 février. — La pluie qui tombe sans *interruption depuis cette heures du matin* — une pluie fine et froide — se mêle aujourd'hui à la joie du Mardi-Gras. Dès chaque côté des boulevards, cependant, les marchands de confetti ont installe leurs éventaires en plein vent. Longtemps leur double rangée d'alloupe traitement devant les passants, assaillis, les voitures bousculant de bonne, les voitures et les omnibus.

Puis, vers deux heures de l'après-midi, les troupes commencent à être envahis par une foule de gens qui, le parapluie ouvert sur leur tête, sont venus assister *au prendre* part à la grande bataille aux confetti. Les petites rondelles multicoloires de papier. Alors, les marchands sortent de leur anatmie.

Une clameur continue assiège les passants : « Qui a pas un confetti ? Qui veut des confetti ? » Et chacun achète un paquet de ces petites rondelles de papier et, tout en se promenant sous la pluie, en jette une poignée à gauche, une poignée à droite.

La boue emmêche les passants de se promener sur la chaussée. Ils restent sur les trottoirs où ils crottent difficilement. Peu à peu, pourtant, la mêlée devient plus générale et plus gaie, encore que la pluie ne cesse pas. Et les confetti ne tombent pas à jonner un tapis humide et épais dans lequel la foule semble patauger avec plaisir.

Les images font presque complètement défaut. C'est à noter si, de jadis, on voit encore un marque un travestissement, un pierrot ou un arlequin.

LE FUSIL-MITRAILLEUSE

Abbeville, 27 février. — Un armurier d'Abbeville, M. Dubos, rue de l'Hôtel-de-Ville, avait reçu d'un de ses clients un fusil mitrailleuse avec prière de le réparer.

L'arme remise en main, *un apprenti de* l'armurier, le jeune Colin, âgé de quinze ans, venait de la charger, lorsque tout à coup l'arme partit d'elle-mêmes, pendant la boutique d'une salve de projectiles. Le patron armurier était dans son magasin avec l'apprenti, reçut trois balles dans les jambes. Le docteur Thiénot, appelé pour soigner le blessé, a constaté que les blessures, quoique graves, ne mettent pas en vie en danger.

Suicide d'un enfant

Toulouse, 27 février. — François Sabatte, de Pezions (Aude), était dernièrement élève à l'école des frères maristes de Limoux. L'élève était son seul plaisir, mais son père, un pauvre, qui *n'avait connu dans sa vie d'autre joie que le* travail de la terre, ne voulait pas d'un fils savant. Il le retira de l'école. Vainement, a plusieurs reprises, le jeune François demanda à revenir à ses chères études. Son père resta inflexible.

Les livres, en tue et rend fou, répondait-il à chaque supplication de l'enfant.

Hier, enfin, fit une dernière tentative aussi inutile que les autres. Rebuté, il écrivit à son oncle et a sa tante la lettre suivante :

« Je vous regrette beaucoup ; vous avez fait tout pour moi, mais je ne peut rester ici ou mourir sans voir votre visiteur. J'aurais voulu retourner à l'école, mais je tuerai d'abord mon père, et je préfère mourir.

» FRANÇOIS SABATTE. »

Profitant de l'absence de son père, le pauvre *enfant suivit un fusil de chasse pendu à la cheminée* de la cuisine et, se plaçant le canon sous le menton, il se fit sauter la cervelle.

Accouru au bruit de l'explosion, le père se trouva en présence d'un cadavre. — Sa douleur fait peine à voir.

DRAME DE L'ALCOOLISME

Assassinat et suicide qui remontent à quatre mois

Clermont-Ferrand, 27 février. — Le nommé Saint-Joanis, ancien ouvrier de Bouillon, y a trouvé pendu à son domicile, au premier étage, hier soir, à sept heures.

Le malheureux a découvert au pied de chaussée le cadavre de la veuve Boudon, qui vivait maritalement avec lui.

Des constatations médico-légales, il résulte que cette femme a été assassinée. Les deux décès remontent à quatre mois. Les cadavres étaient en complète putréfaction.

La veuve Boudon était une femme de mauvaise vie. Au moment de l'enquête, le tribunal a déclarée déchue de la puissance maternelle ; sa fille unique, âgée de sept ans, est à l'hospice de Billom.

La victime a été tuée à coups de marteau. L'instrument ayant servi au crime a été retrouvé sur les lieux, tache de sang des éclaboussures sanglantes qui ont été relevées sur les murs.

Saint-Joanis se livrait à la boisson; maintes fois des voisins furent témoins de scènes violentes entre les deux amants.

Leur disparition n'avait pas été autrement remarquée, car on croyait qu'ils étaient partis pour Thiers.

LE NATIONALISME

d'après M. Leroy-Beaulieu

M. Anatole Leroy-Beaulieu qui vit à Lille il y a quelques jours donnent une conférence à l'*Union de la Paix Sociale nous fait dans la Semaine Politique et Littéraire* une description du *nationalisme* dont ne se lourent pas la plupart de ses auditeurs de la Société Industrielle.

Voici les parties principales de cette page que nous soumettons aux méditations des républicains.

Comme il y avait pas moins de groupes et de partis en France, un nouveau parti vient de faire son apparition. Il porte un beau nom, un nom bien fait pour lui attirer les sympathies de la foule. Il s'intitule organisationnel, nationaliste, donnant à entendre qu'il est le seul parti des patriotes ; et si, à l'heure actuelle, tant de Français sentent prêts à l'admettre, c'est qu'ils ont l'ingénuité de voir en lui l'unique représentant des aspirations nationales.

Beaucoup, nous le savons, sont de braves gens, adeptes d'intentions excellentes, se réunit que le rétablement de la patrie ; mais cela leur est commun avec la plupart des Français, et, pas plus en politique qu'en morale, les intentions ne suffisent à justifier les actes, si le but, ni les moyens.

Comme leurs prédécesseurs, les boulangistes, dont ils ne sont guère que les héritiers et les imitateurs, les nationalistes ne recilent pas devant les pires procédés de la tradition révolutionnaire, attisant les passions et les rancunes de la foule, incitant tout haut l'armée à la révolte, désignant aux soupçons et aux colères du peuple les hommes qui osent leur tenir tête, recourant sans honte aux manifestations tumultueuses de la rue, usant sans scrupule de l'intimidation et de la menace, couvrant chaque matin d'outrages toutes les institutions et toutes les fonctions, comme si, pour eux, le respect et jusqu'au savoir-vivre étaient des superstitions démodées. Ils nous jugeront peut-être bien arriérés, mais, il nous faut leur confesser que de pareils procédés de polémiques nous semblent indignes des hommes d'ordre et peu honorables pour le nom français.

∴

C'est mal servir la France et l'armée que de prétendre faire servir les officiers ou les soldats de leur noble mission pour les jeter dans nos discordes politiques. De tous les péchés contre la Patrie, ce serait peut-être le plus grave, celui que rien ne saurait expier. Honneur, dirons-nous, à l'armée française, mais malheur à ceux qui voudraient la transformer en armée historique mal-pensante. Tous ce qu'on pourra dire à nous, ni de prononciamientos, ni de généraux à l'espagnole, de crainte qu'on ne fasse de la République française un Vénézuela ou un Guatémala.

Mais, s'il est, hélas ! des Français assez oublieux des gloires de la France pour renier la patrie française, est-il un patriote d'en grossir mensongèrement le nombre et de proclamer devant l'Europe, que la France est aux mains des ennemis ? Parler ainsi, c'est calomnier la France. S'il est, chez nous, des amis de la Patrie, esprits faibles, troubles par les fumées de l'anarchisme, ils sont en minorité infime. Le sentiment national, grâce à nous, est encore vivant en France, dans toutes classes. Les nationalistes le savent, et c'est là-dessus qu'ils comptent pour s'emparer du pays. Sous prétexte de revéler le patriotisme, ils ont eu très de l'exploiter. C'est la, pour nous, profaner la religion de la Patrie. Le patriotisme n'est le monopole d'aucun parti et de quelque nom qu'ils se parent, ils prêchent contre lui ceux qui ne rougissent pas d'en vouloir faire un instrument de domination et truchons le mot, une réclame électorale.

Les nationalistes parlent d'union, et ils travaillent en réalité à la désunion. Au lieu d'apaiser les esprits les Français se sont tourné l'union de la commune patrie, ils ne se font pas scrupule de créer des catégories entre enfants de la même mère, concédant aux uns, refusant aux autres, en haine du parti, le droit de vivre